

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.



UN AUTRE

Supplément au journal CAPRICE REVUE

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal : A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheporte.

CHAPELLERIE CIVILE ET MILITAIRE
A. WILLEAUME
PLACE VERTE, 5, LIÈGE.
Vêtements imperméables
-> Plaid <-
Parapluies anglais
Succursale : rue de la Station, à Hamut.

APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
AMER MAUGUIN
MAISON
DE VENTE
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

LIBRAIRIE L. GEORGE
60, RUE DE LA CATHÉDRALE, 60
Abonnement de lecture { 10 frs par an ;
2 frs par mois.
Les nouveautés sont données en lecture le jour même de leur apparition.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES
Louis Haas-Depas
25, Place du Théâtre, LIÈGE

THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS

Théâtre Royal de Liège
Bureaux à 5 3/4 h. Rideau à 6 1/2 h.
Dimanche 23 décembre 1888.
LA JUIVE
Grand-Opéra en 5 actes, paroles d'Eugène
Scribe, musique d'Halévy.
Le juif Eléazar, MM. Moreau.
Le cardinal de Brogny, Severac.
Le prince Léopold, Mauguère.
Le prévôt Ruggiero, Audra.
Albert, sergent d'armes, Schauw.
Un héraut, Deprez.
Un officier, Lauff.
1er homme du peuple, Bovy.
2me homme du peuple, Lauff.
3me homme du peuple, Deprez.
Un buveur, Driemans.
Rachel, Mmes Duzil.
Eudoxie, Bellemont.
Princes, Gardes, Porte-bannières, etc.
On terminera par

LES NOCES DE JEANNETTE
Opéra-comique en 1 acte, paroles de Carré,
musique de V. Massé.
Jean, M. Audra.— Jeannette, Mlle Grégia. —
Petit Pierre, Mlle Adam. — Thomas, M. Ma-
gnée.

Lundi 24 décembre.
Représentation extraordinaire donnée par
M. PAUL CLAEYS
Baryton de l'Opéra de Paris.
avec le concours de M. Eyraud, fort ténor.
Première représentation (reprise) de
L'AFRICAIN
Grand-opéra en 5 actes et 6 tableaux,
paroles de Scribe, musique de Meyerbeer.
Vasco de Gama, MM. Eyraud. — Nélusko,
Claeys. — Don Pedro, Severac. — L'inquisiteur,
le grand Brahmine, Lissoty. — Don Alvar,
Mauguère. — Don Diégo, Schauw. — Un ma-
telot, Marcello. — Un officier, Bovy. — Un huis-
sier, Driemans. — Un matelot, Deprez. — Séli-
ka, Mmes Duzil. — Inès, Bellemont. — Anna,
Adam.
Huissiers, conseillers du roi de Portugal, etc.

Conservatoire royal de musique
Saison 1888 — 1889.

Audition d'Élèves Lauréats
Le dimanche 23 décembre 1888, à 3 h.
I. Symphonie en mi bémol (Mozart) : A. Molto presto. — B. Andante. — C. Allegro, exécutée par la classe d'orchestre, sous la direction de M. O. Dossin.
II. Fantaisie pour cor et piano (Schumann), exécutée par MM. Jamar et Pâque.
III. Méditation sur le 7e petit prélude de J. S. Bach (J. Bordier), pour violon solo et orchestre. Soliste : M. Bourdoux.
IV. 1er Allegro du Concerto en 76 (cadences de Jacques Dupuis. (Beethoven) (1770 1827), exécuté par M. Léopold Charlier, élève de M. Rodolphe Massart.
V. A. Aria de la 4e sonate (Francoeur) (1698 1787) ; — B. Allegretto moderato de la sonate en la (Hændel) (1685 1759) ; — C. Paraphrase des Maîtres Chanteurs de Nuremberg (Wagner), (Wilhelmy). — « Walter's Preislied, » exécutés par les élèves de la classe de M. O. Dossin.
VI. Airs de ballet (Gluck) (1712 1787) : A. Danses des Athlètes d'Elena et Paride ; — B. Menuet d'Iphigénie en Aulide ; — C. Passacaille d'Elena et Paride, exécutée par la classe d'orchestre, sous la direction de M. O. Dossin.
N.B. — Les abonnés de la 1re et de la 2e catégorie ont le droit d'assister à cette séance.

H. FONDER-BURNET
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.



Craie de bijoutier pour argentier, la brique 0-25.
POUDRE TEXIENNE
pour détacher instantanément à sec les vêtements de toutes couleurs et notamment sur les gris les taches s'enlèvent avec une merveilleuse facilité.
Cette poudre, faite spécialement pour ôter les taches d'huile et de graisse, est préférée à tous les liquides employés dont l'odeur est insupportable, et qui, par leur nature même peuvent altérer les couleurs, elle est plus expéditive, plus économique et ne laisse aucune odeur.
Prix : petite boîte 0-35 ; grande boîte 0-60.

FABRIQUE DE PARAPLUIES
et Cannes en tous genres

J. P. VAN MISSIËL dit VALET
46, RUE DU PONT D'AVROY, 46

Recouvrement et réparations instantanées.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATEUR.
BRUXELLES 1888 { MÉDAILLE D'OR, MÉDAILLE D'ARGENT, DIPLOME
Typographie • Chromolithographie •
Aug. Bénard
Imprimeur-Éditeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.
CLICHERIE GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

et bien distraitemment! Elle était noire, grande, et de formes rares; sa tête d'un galbe antique affinés par la gracilité moderne était portée haut sur un cou ferme et rond; son teint un peu olivâtre et ses lèvres pâles; ses yeux étranges et troublants, verts dans le calme, noirs et durement profonds à la moindre émotion; des mains longues et mates; pas un bijou. Dans la parfaite connaissance de sa triomphale beauté, son orgueil réclamait pour elle seule toute attention.

La pensée qui l'assombrissait creusait entre ses yeux un pli profond qui donnait à sa tête énergique un aspect de cruauté inquiétante.

Quelqu'un le remarqua, et venant s'installer auprès de cette belle esseulée, il lui demanda :

— Eh donc! chère amie, de quoi vous préoccupez-vous, au point d'oublier la si parfaite sérénité que, permettez-moi de vous le dire, vous affectez toujours ?



ENCORE UN

— Vous voulez le savoir? Soit. venez.

Et ils se mirent en un profond ébrasement qui les isolait complètement,

de
ix
li-
ie
é-
ii.
ix
s,
a-
u-
re
es
es
et
is
n-
e,



CADEAUX. NOEL, NOUVEL-AN

THE CONTINENTAL BODEGA Co

22, PLACE VERTE, 22

fournit un élégant panier de vins d'Espagne et de Portugal assortis pour

20 & 22 fr. || 25 fr.
le panier de 6 bouteilles || le panier de 12 demi-bout.

A LOUER

V^o ELISE MAGIS

RUE DU PONT-D'ILE, 47bis, LIÈGE.

Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Eventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins. — Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1^{re} marque. — Objets de ménage. — Dépôt des thés de la maison Rodolphe d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cotta de Copenhague.

34, Rue de l'Université

ÉDITEUR DE MUSIQUE

V^o LÉOP. MURAILLE

Location de partitions

Richilde, Roy d'Ys, Siegfried, Tristan, etc.

Envoi franco du Catalogue sur demande.

RÉOUVERTURE DES MAGASINS DE TAPISSERIE & AMEUBLEMENT

DE

DD. CHAPPELLE,

Place des Carmes, 9, LIÈGE.

A LOUER

Théâtre du Pavillon de Flore.

Bureaux à 6 h. Rideau à 6 1/2 h.

Dimanche 23 et Lundi 24 décembre.

NINICHE

Opérette en 3 actes, par MM. Hennequin et Millaud, musique de M. Beulard.

Mademois. Luce remplira le rôle de Niniche.

1^{er} acte : Sur la plage.

2^e acte : Sous les scellés.

3^e acte : Le bain forcé.

Anatole de Beupersil, MM. Ancelin. — Grégoire, baigneur, Raimbault. — Le comte Corniski, Vienne. — Deshablottes, Thys. — Dupiton, Garnier. — Narcisse, Sougnez. — Baptiste, Tack. — Joseph, Devivier. — Le greffier, Henrotte. — Un domestique, Magnée. — Niniche, Mmes Luce. — Mme veuve Sillery, Gilles-Raimbault. — Georgina, Belini. — Castagnette, Clasis. — Annette, Thys. — Amanda, Sluse. — Cora, Fabry. — Juliette, Leboutte. — Une pêcheuse de cravettes, Tack.

Baigneurs, pêcheurs, voyageurs, etc., etc.

On commencera par

PAUL JONES

Grand drame en 5 actes, par Alexandre Dumas.

Paul Jones, MM. Clasis. — Le marquis d'Arbel, Raimbault. — Le comte Emmanuel, De-grange. — Le baron de Lectoure, Thys. — Louis Achard, Vienne. — M. de Nozay, Garnier. — La marquise, Mmes Fiot. — Marguerite, Theuler-Perrin. — Lafeuille, MM. Defresne. — Jasmin, Tack. — Le notaire, Magnée. — Un domestique, Duvivier.

Domestiques, Seigneurs, Notaire, etc.

Théâtre du GYMNASÉ

Direction L. Teillet.

Bureaux à 7 h. Rideau à 7 1/2 heures.

Dimanche 23, lundi 24, et mardi

25 décembre.

La Dame de Monsoreau

Drame en 5 actes et 10 tableaux.

Précédé de

LETANG DE BEAUGÉ

Prologue d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Chicot,	MM. Nerssant.
Henri III,	Marmignon.
Bussy,	Andral.
Monsoreau,	Mandar.
Le duc d'Anjou,	Ern. Vaslin.
Saint-Luc,	Teillet.
Baron de Méridor,	Lacroix
Nicolas David,	Guy.
Gorenflot,	Harlin.
La Hurière,	Perrin.
Bonhommet,	Worms.
Le duc de Guise,	David.
De Nancey,	Robert.
Mons. de Lorraine,	Bressolles.
de Mayenne,	Dornay.
Quétus,	Antonin.
Aurilly,	Desormes.
Maugiron,	Constant.
Anraguet,	Mercier.
Schomberg,	Régnier.
Diane de Méridor,	Mmes Vallia-Daurelly.
La Duchesse,	Fournier.
Madame de St-Luc,	Haurie.
Gertrude,	Arosa.
Un page,	Harricia.

Nouvelle et merveilleuse découverte qui ferait croire que le fameux problème de l'extraction du diamant, du charbon est enfin résolu.

DIAMANTS MAGNIN

Imitation tellement parfaite du brillant qu'il est impossible au plus fin connaisseur de discerner le vrai du faux. — L'éclat, la durée et la taille sont irréprochables.

Montés en or ou sur argent contrôlé depuis 5 frs.

S'adresser à M. CLÉDINA, rue du St-Esprit, 73, à Liège, seul agent dépositaire de la fabrique Magnin, bijoutier à Corcelles-Neufchâtel (Suisse).

A LOUER

Liège, Imp. Aug. Bénard.

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.



UN LECTEUR ASSIDU DE CAPRICE-REVUE



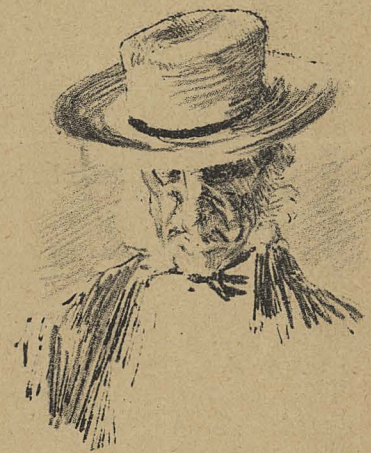
UN AUTRE

et bien distraitement! Elle était noire, grande, et de formes rares; sa tête d'un galbe antique affinés par la gracilité moderne était portée haut sur un cou ferme et rond; son teint un peu olivâtre et ses lèvres pâles; ses yeux étranges et troublants, verts dans le calme, noirs et durement profonds à la moindre émotion; des mains longues et mates; pas un bijou. Dans la parfaite connaissance de sa triomphale beauté, son orgueil réclamait pour elle seule toute attention.

La pensée qui l'assombrissait creusait entre ses yeux un pli profond qui donnait à sa tête énergique un aspect de cruauté inquiétante.

Quelqu'un le remarqua, et venant s'installer auprès de cette belle esseulée, il lui demanda :

— Eh donc! chère amie, de quoi vous préoccupez-vous, au point d'oublier la si parfaite sérénité que, permettez-moi de vous le dire, vous affectez toujours ?



ENCORE UN

— Vous voulez le savoir? Soit. venez.

Et ils se mirent en un profond ébriement qui les isolait complètement,

SOMMAIRE

Lecteurs assidus de	
Caprice Revue,	Albus.
Une histoire quelconque,	Pierre M. Olin.
Urne de gratitude,	Melek.
Rondeau,	Georges Bluet.
Musique,	Loïs de Giral, L. Hirsche.
Chronique des théâtres,	P. Moriski.
Mme Duzil—Portrait.	L. Foller.
Bibliographie,	Arm. Julin.



Une histoire quelconque.

(ÉTUDE ANCIENNE. — 1883.)

*Et facient eis lucrari matrimonium suum
ad panam et sudorem sui corporis.*

MAILLARD 1440 — 1502.

Le dîner fini, on monta au salon, adorable refuge tout tendu de rigides tapisseries persanes à figures hiératiques, horizon multicolore où fulguraient, en taches d'un bleu vif et lumineux, d'innombrables faïences de Delft, d'une si étrange variété de contours en leur placide uniformité céleste. D'épais tapis tuaient le bruit des pas, et seuls de ci de là, en toutes encoignures, des fauteuils bas, en sacs arabes, massifs, tra-

pus, confortables; de petites tables de velours de Gènes, encombrées de vieux bibelots, d'éditions rares, en un délicieux désordre, jetaient une note gaie et claire dans cet ensemble un peu sérieux. L'abominable gaz avait été banni. Cet éclairage banal, rongeur, envieux des belles choses et des belles femmes, avait été remplacé par des lampes cachées dans de vieilles potiches et couvertes de parasols anciens en manière d'abat-jour, par des bougies roses mettant aux joues et aux épaules des plus pâles, des reflets de jeunesse et de santé.

Perdue dans un coin, cachée à tous par un énorme bananier, d'un air ennuyé une jeune fille feuilletait un livre,



Musique.

RICHILDE.

La nouvelle œuvre de M. Emile Mathieu, — l'auteur remarqué du *Hoyoux* et de *Freyhir*, — est un poème dramatique inspiré au compositeur — qui a voulu être son propre librettiste — par le roman historique de W. Coomans, et dont le sujet est puisé à une des époques les plus mouvementées de notre histoire nationale.

Donner ici un résumé du drame est je crois inutile, les journaux quotidiens ayant tous publiés des articles à ce sujet; l'examen et la critique de l'œuvre seuls peuvent présenter quelque intérêt pour nos lecteurs.

C'est une œuvre très touffue que celle à laquelle M. Mathieu a travaillé avec une incontestable conscience pendant plus de deux ans. L'auteur a voulu trouver, sortir des sentiers battus, donner à la marche du drame une allure plus libre, plus logique que celle de l'opéra ancien; il s'est certes préoccupé de Wagner, mais il n'a que partiellement réussi dans la tâche artistique qu'il s'était imposée.

Au point de vue du drame, si les duos, trios, quatuors, etc., — ce qui encombrerait le vieil opéra — sont en grande partie éliminés, l'auteur n'a pas été assez radical dans cette voie. Les chœurs notamment ont un rôle assez grand, que l'intérêt dramatique n'explique point; par exemple au troisième acte — la prise de Messines, et au quatrième — le champ de bataille de Cassel sur lequel il est souverainement crispant de voir se déployer, en rangs de pensionnaires, un cortège de femmes dont la présence en cet endroit où se passe une scène dramatique déjà très heurtée, ne se comprend pas.

La partition est fort intéressante, peut-être plus encore comme sujet d'analyse que comme œuvre réussie. Elle contient, à côté de pages fort belles, des passages très faibles. L'inspiration est souvent grise, imprégnée d'une mélancolie douce dans une grande partie de l'œuvre, et le travail et la recherche ne sont pas suffisamment inaparents. Ce qui a le mieux inspiré le musicien, ce sont les passages de douceur et de grâce, tel le 1^{er} tableau du 2^e acte, et le duo d'amour entre Odile et Osbern, au 3^e.

M. Mathieu est un habile manieur d'orchestre; il n'a pas encore toute la science et la sûreté qui font les œuvres parfaites sous ce rapport, mais néanmoins il les possède déjà suffisamment pour être reconnu pour un remarquable symphoniste. Le 1^{er} acte est le plus faiblement travaillé et réussi; l'ensemble qui le termine produit beaucoup d'effet à la scène, mais son expression est trop superficielle, et il n'est, par cela, qu'une belle page de musique décorative. Ceci est du reste, le défaut capital de *Richilde*: le manque d'intensité dans le développement musical, et l'absence d'unité dans l'esthétique de l'œuvre. Les scènes qui se succèdent ne sont point suffisamment reliées entre elles par la musique qui s'inspire directement du sujet immédiat, mais ne le rattache pas à l'ensemble du drame. Les diverses phases de l'œuvre restent ainsi presque isolées du tout, et sont, musicalement, comme des fragments faits. Donc, la partition est trop décorative au détriment de l'enchaînement psychologique, par lequel le musicien n'a pas voulu, cette fois, parfaire son œuvre, sous laquelle on ne retrouve pas ce commentaire puissant que prescrivait Wagner pour le drame lyrique. Les quelques thèmes-motifs qui veulent caractériser les principaux héros, ne sont qu'une trop faible application de cette loi inéluctable pour tout musicien consciencieux, depuis la révélation wagnérienne.

En somme, *Richilde* est une bonne œuvre, très méritoire par le labeur sérieux du musicien, elle continue heureusement la série des productions de Mathieu, quoiqu'il fut permis d'espérer un travail plus parfait dès à présent; mais nous avons bonne confiance dans le talent de l'artiste, et son prochain ouvrage, sans doute, béné-

ficiera de l'expérience qu'il aura acquise, des critiques sincères qu'on lui aura prodiguées et de la définitive maturité de son talent, l'un des plus remarquables parmi les musiciens belges.

Richilde a été supérieurement rendue par M^{me} Caron, qui y est incomparable de grandeur et d'émotion, et qui, physiquement, personnifie l'héroïne d'une manière idéale; par M^{me} Cagnart (Odile), MM. Engel (Osbern), Renaud (Robert le Frison). La mise en scène et les décors sont à la hauteur de la renommée du Théâtre de la Monnaie.

L'orchestre, sous la direction de J. Dupont, a été parfait. Le public a fait à *Richilde* un succès enthousiaste et ovationné; c'est du reste — toute critique écartée, — un spectacle remarquable, et très agréable au point de vue scénique.

LOYDS DE GIRAL.

SGAMBATI A MILAN.

Rarement concert plus intéressant que celui auquel nous conviait la *Società del Quartetto*. De virtuose point; est-elle donc indispensable la présence de célébrité quelconque pour assurer la réussite de pareilles solennités? Et cependant ce concert, exclusivement composé d'œuvres symphoniques, nous a procuré trois des plus charmantes heures, trop vite écoulées, au long desquelles la réalité de la vie disparaît.

Au grave programme, les seuls noms de Beethoven (*Die Weihe des Hauses*), Brahms (4^{me} symphonie), Sgambati.

Le pianiste et compositeur bien connu était venu de Rome prendre la direction de l'orchestre et nous faire entendre son *Epitalamio*.

Cette œuvre frise la musique descriptive. Sans vouloir rendre tous les incidents d'un mariage royal, l'auteur s'en est imposé les phases principales comme sujet.

L'*Epitalamio* est la 3^e symphonie de Sgambati. Les 2 précédentes ne s'écartaient pas du genre classique, et l'essai d'aujourd'hui, supérieur aux autres compositions, surtout quant à l'épuration du style, place Sgambati au sommet de l'échelle des compositeurs romantiques. Dans le domaine de la symphonie, il nous semble à l'Italie ce que St-Saëns est à la France, ce que Brahms, mieux encore Goldmark, sont aux pays allemands. Tout en subissant heureusement l'influence germanique, l'œuvre est bien italienne, bien personnelle, l'intelligence aisée, et quoique l'orchestration soit assez compliquée, jamais la mélodie ne disparaît sous l'accessoire. Mais, répétons-le, c'est avant tout une œuvre polyphonique.

Spécialement écrite pour les noces du duc d'Aoste, et exécutée une fois seulement, à Turin, — le titre en indique le sujet, — se divise comme suit:

1^{re} partie: A l'église. — Prélude et cantique.
2^e " Dans le jardin. — Fête populaire et nocturne. — reprise et rire des enfants.

3^e partie: A la cour. — Menuet, cortège, donnée qui, on le voit, offrait beaucoup de ressources. Hatons-nous de le dire, Sgambati en a tiré le meilleur parti possible, produisant une œuvre forte, vraie, sincère.

Le *prélude* débute par un chant large de belle sonorité; un *accelerando fortissimo* amène la reprise du *cantique*. Les notes graves des flûtes, clarinettes et hautbois, imitant les jeux d'anches de l'orgue, et auxquelles succède le quatuor en sourdine, terminent cette scène d'église. Puis l'exubérance du peuple se fait jour, danse — complément inmanquable de toute joie, — rendue avec grande réalité par les instruments à vent et à percussion, l'orchestre ensuite. Une phrase que chantent à l'unisson deux violoncelles et un basson, futur thème d'accompagnement du *Nocturne* fait prévoir le bel *Adagio* dont la facture remémore l'admirable *Scène au jardin des Noces champêtres* de Goldmark, sans pour cela en être une copie.

Bien conduit et avec beaucoup d'unité le chant se perd dans les registres aigus, se termine par un *pizzicato* charmant des notes graves des contrebasses et harpes.

Le thème allègre reprend, modifié de manière à préparer le *scherzo* au rythme binaire brodé par une main habile. Le terme *scherzo* (badinage, folâtrerie, niche) est supérieurement compris et rendu. Le *rire des enfants* qu'émaillent les traits de violons en sourdine et la flûte est de grande finesse. Interrompu un instant pour faire place à un *trio* original, accentué sur la partie faible du temps, il reprend son essor, se manifeste plus bruyamment, sautille comme un feu-follet; le retour de ce solo de flûte, passant des violons

aux deux seuls altos en sourdine qui accompagnent le thème, en entier d'abord, puis par intermittences, produit un effet charmant.

Mais rentrons alors dans le palais où nous attend une autre danse plus réservée: le *menuet*. C'est le vrai menuet *Style cour*. La pensée primitive est de grande distinction. Une trouvaille, cette phrase pédale des contrebasses accompagnant le chant des violons puis y répondant. Le *trio* complète parfaitement les différentes figures de la danse qui eut tant de vogue. Un *mais* cependant. Était-il bien nécessaire de reprendre le sujet dix fois, et toujours dans le même ton. Ce thème simple, coquet, ne demande pas à être répété si souvent; la coupe que se propose l'auteur rendra le menuet plus gracieux.

Arrivons au cortège. Succès moindre. L'entrée, au rythme sautillant, nous semble peu en rapport avec la suite. Le passage où les trois thèmes se marient, traité de main de maître, aboutit à un *forte* cuivré, un peu bruyant, mais de très-grande puissance.

Somme toute, l'*Epitalamio* est une œuvre et le succès qu'elle a remporté ici ne peut manquer de trouver écho en Italie ainsi qu'à l'étranger. La partition, manuscrite encore, va être éditée par les soins de la maison Schott, et nul doute qu'elle ne tardera à se trouver dans la bibliothèque de tout dilettante, sur le pupitre de maint directeur ou chef d'orchestre.

..

La 4^e symphonie de Brahms, dite en *mi mineur*, comporte 4 parties. Contrairement à bon nombre de personnes et même de musiciens, nous pensons que les productions de cet auteur sont de celles qui procurent le plus de jouissance personnelle, tant après l'audition que pendant l'exécution. — « Il est trop savant » dit-on. Savant, oui, mais ne parle-t-il pas au cœur, ses accents ne sont-ils pas sincères, exempts de toute sensualité, fléau de l'art, surtout en musique. Cette science qui donne lieu à tant d'attaques, n'est-elle pas toujours au second plan? La pensée (et quelle pensée!) se développant d'une façon admirable se trouve constamment en prépondérance, et si, derrière le poète brille, le musicien, est-ce un défaut ou une qualité? — Voyez donc l'*andante moderato* de cette 4^e symphonie, les cors et bois amenant le thème principal, cette superbe phrase de clarinette, trouvant son écho dans la voix mélodieuse du cor dont le timbre prépare admirablement la reprise du thème par les cuivres. Ceux-ci s'éteignent haletants pour retomber dans la mélancolie primitive. Et la cantilène des violoncelles procurant aux violons le plaisir de s'abandonner à la déclamation de ce chant hésitant, qui se développe toujours! Et la pédale de *si*, point d'interrogation, ramenant le thème pour terminer?

Que dire de tout cela?... Que c'est de la science?... Oui une science très grande, mais, encore une fois, ne venant qu'ajouter à l'œuvre d'un musicien qui « sent » et rend sincèrement sa pensée. Nous n'hésitons pas à le dire: cet *andante* est une des plus belles pages écrites.

L'*allegro giocoso* semble, comme celui de l'*Epitalamio*, la voix de l'allégresse populaire, mais avec une nuance plus poétique. La même différence qu'entre la mélodie italienne et le *lied*, l'inimitable *lied* allemand. Succède alors un *energico e passionato*: choral thème donnant lieu à nombreuses variations principalement de la part du quatuor que soutiennent les bois.

La première partie tire son développement de deux *notes-types*.

Comme Beethoven dans le premier *allegro* de la *Neuvième*, Brahms se sert de ces deux notes, les répète continuellement, mais d'une manière si variée que l'on s'imagine entendre du nouveau toujours. Cet *allegro non troppo* est merveilleux de forme. Il se distingue en outre, comme toute l'œuvre, par une puissance de rythme qu'il ne paraît pas possible de dépasser. — Des compositeurs actuels, Brahms est, certes, le plus digne successeur de Beethoven; rien qu'à ce point de vue, il a droit à l'admiration de tous. —

L'ouverture *Die Weihe des Hauses* est une des plus discutées du maître. Dès le principe, le timbre des cuivres contrastant avec le chant large du quatuor fait prévoir l'*Allegro* de bravoure. Après un *dolce*, le *crescendo* et *decrecendo* nous ramènent un de ces sublimes *pianissimo* dont Beethoven connaissait le secret. Puis s'élançant l'avant-coureur de la phrase principale qui traitée en style fugué se rapproche de la manière de Haendel. Cette ouverture, op. 124, se distingue surtout par

une facture large, et une très belle conception de forme, et si elle n'est pas tout-à-fait à la hauteur des chefs-d'œuvres du Titan de Bonn il convient de rappeler les circonstances et la hâte qui ont présidé à sa confection.

LOUIS HIRSCHÉ.

César Thomson est parti mardi pour une nouvelle tournée en Italie et en Espagne. Parmi les œuvres nombreuses de son répertoire le Maître du violon, fera connaître, aux méridionaux enthousiastes, le concerto de notre ami Ippolito Ruggianti. C'est pour ce dernier, un honneur grand, mais mérité.

A bientôt nouvelles.

M. R.

Chronique des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL.

Beaucoup de besogne cette semaine. L'*Africaine* avec M. Clayes, très bon acteur; sa voix blanche qu'il force quelquefois laisse à désirer. Il lui faudrait un organe au timbre chaud comme M. Gécandet à celui-ci des planches comme à M. Clayes. M^{lle} Duzil qui avait la veille chanté *La Juive* s'est bien tirée de l'*Africaine* malgré une fatigue évidente. De même M. Séverac. Idem M. Mauguère qu'on a entendu cette semaine dans les *Dragons*, *La Juive*, l'*Africaine*, la *Traviata* et le *Caid* rien que ça. Cet artiste progresse. Dans le *Caid*; il a été très bon avec M^{lle} Grégia et M. Lissoty; ce dernier s'est fait remarquer la veille dans les deux petits rôles de l'Inquisiteur et le Grand-Brahmine. M^{lle} Bellemont, toujours même accent plaintif que ce soit *Eudoxie*, *Inès* ou *Traviata*. Les forts-ténors se suivent et ne sont pas de plus en plus forts...ténors. Le ballet — celui de l'*Africaine* surtout — on s'en ferait mourir... de rire.

Que pâle est — ce ballet. Qu'on balaie — ces pas laids.

P.

AU GYMNASÉ.

Succès croissant; le public afflue; les premières pleuvent: mercredi prochain, *Le Demi-Monde*; puis viendront les « bénéfices » avec *Ruy-Blas*, *Les vieux garçons*, *Le monde où l'on s'ennuie*.

Depuis huit jours l'*Evangère* tient l'affiche, jouée avec entrain par la troupe presque entière.

MORISKI.

AU PAVILLON DE FLORE.

Niniche, opérette..... disons vaudeville, et encore. C'est de Hennequin. Une cocotte qui a trouvé on ne sait trop comment un imbécile et vieux époux, quoique diplomate, après avoir été lâchée en grand par Stanislas, prince de son état et polonais par vocation (ou le contraire).

Ajoutez à l'action des lettres compromettantes de Lui à Elle et de Elle à Lui que trois personnes ont intérêt à retrouver, à savoir: Niniche, le comte Corniski, son mari, envoyé de Stanislas et un certain Grégoire, baigneur, ambitieux et amoureux.

Inutile de dire que tout se termine à la satisfaction générale.

M^{lle} Luce est un peu jeune et n'a pas assez le caractère de son rôle. Nous la préférons dans Benjamin.

M. Vienne a provoqué des rires. Le rôle de comte lui sied, surtout qu'il n'a rien à chanter. Nous sommes heureux de lui adresser des louanges: rares en effet sont elles.

M. et M^{me} Raimbault et M. Ancelin, comme toujours, c'est-à-dire très bien.

Si l'on remarque que nos chroniques retardent, point ce n'est notre faute, les premières se donnant le jeudi.

Nous ferons observer aussi que ce jeudi étant jour à bénéfice, le service de la presse n'a pas lieu; c'est peut-être pour cela que M. le Directeur choisit ce jour là pour 1^{re} s premières.

SPHINX.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

LA BANDE A BEUCANARD

PAR GEORGES ROSMEL.

Nouvelles cocasses et récits drôlatiques, imprimés en une plaquette de grand luxe ornée d'un dessin par E. BERCHMANS.

PRIX: fr. 0-50.

Sera expédié franco, dès son apparition, à quiconque adressera, dès à présent fr. 0-50 en timbres-poste à M. d'Heur, libraire, rue du Pont-d'Ile, à Liège.



M^{lle} DUZIL, DU THÉÂTRE ROYAL.

Bibliographie.

ISTAR (1)
par Joséphin Péladan.

Istar est une promesse de livre, une ébauche d'une étude future, un embryon de roman mais ce n'est guère l'œuvre soigneusement ouvrière que réclament les modernes exigences. On rencontre de très fins connaisseurs qui adorent les ébauches et les primes promesses d'art y contenues. Affaire de goût. Pour notre part nous les détestons : voilà peut-être la meilleure des raisons qui nous rendent *Istar* déplaisante. Tel passage défectueux serait devenu excellent, telle page inutile eût disparu dans le parachèvement final, seulement il est impossible de juger un livre sur ce qu'il aurait été. *Istar* semble plutôt une grande page décorative largement brossée, qu'une œuvre de psychologie faite de patiente et minutieuse observation. Péladan en qui vibre parfois si exactement la moderne note sensationnelle, devait savoir mieux que personne que le temps n'est plus de ces débauches de couleur où les défauts de dessin et de composition se rachetaient par une exhubérance de vie et de fougue.

En commençant cette critique, nous nous sommes bien promis d'observer la plus entière sincérité. Par plusieurs romans dont personne jusqu'à présent n'a osé du moins contester la

vigueur et la grande originalité, Péladan s'est placé hors pair : son talent est assez vigoureux, assez sûr de lui-même pour ne point redouter une critique, fut-elle même sévère.

Ce qui frappera tout lecteur d'*Istar*, dès les premières pages, c'est ce ton perpétuel de réquisitoire adopté par l'auteur. Il a assigné à la barre la province tout entière et il plaide. Or, ce réquisitoire passionné toujours, haineux parfois, finit par énerver et donner une toute autre impression que ne la souhaite l'écrivain.

En voulant rendre la province plus odieuse, Péladan lui a donné des vices contradictoires. Expliquons-nous. Il la déclare stupide, inaccessible à l'art, d'esprit étroit, mercantile, lâche, et en même temps il lui attribue une telle suite, une telle habileté, une telle puissance dans la calomnie qu'on en arrive à se dire que ces plans si bien ourdis sont d'un très fort Machiavel. La bêtise ne va pas avec cette énergie dans le mal. La sottise est une maladie des quelconques. La méchanceté froidement calculée requiert une certaine aristocratie d'intelligence ; les réunir, aussi loin poussés chez un même individu est un illogisme. L'accusation nous paraît du reste peu fondée ou tout au moins mal formulée. Si l'auteur oppose les quelconques de la province aux cerveaux d'élite de Paris il triomphe trop facilement. S'il veut comparer au contraire la province

prise dans sa généralité à Paris pris de même, la balance à notre sens ne penche ni d'un côté ni de l'autre la foule étant, comme l'a dit l'écrivain d'*Istar*, l'œcuménisme des imbéciles, qu'elle soit de Rome ou de Pontoise.

On peut faire un autre reproche à *Istar* : la plupart des types qui s'y rencontrent ne sont que crayonnés. On les présente au lecteur comme ayant tel caractère mais on ne les voit pas agir selon ce caractère. Ce procédé sommaire de tracer les figures du second plan cause une impression de vide et de non sincérité d'observation. Au lieu de ces rôles secondaires si importants pour l'évolution même des personnages principaux on n'a plus que des fantômes se mouvant d'une vie artificielle,

Voilà pour ce qui est du fond : quant à la forme nous sommes obligés de déclarer qu'elle est absolument insuffisante. On sait que Péladan n'usa jamais en ce qui la concerne des procédés habituels. Il préfère écrire sèchement quelques pages et réserver toutes les couleurs de sa riche palette pour un morceau décisif qui apparaît ainsi doublement beau, comme un grand rayon de soleil qui vient tout à coup éclairer un paysage. Ce procédé est à coup sûr original et nous plaît mieux que les perpétuelles fioritures que se croient obligés d'exécuter certains écrivains et qui donnent à une œuvre une allure si monotone. Malheureusement, *Istar* est presque entièrement dépourvu de ces rayons de soleil. A peine sur plusieurs pages, peut-on en signaler une seule, les « Litanies de Nergal », et encore combien inférieure à « La précaution de Paule » dans *A cœur perdu* ! Nous ne pouvons parler de la forme sans protester contre la complication sans cesse croissante de certains procédés. C'est ainsi que dans *Istar* nous trouvons au commencement du premier volume une théorie de l'aristocratie humaine, absolument indispensable à la signification du livre, d'une compréhension plus que pénible. Je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire d'écrire en hébreu pour faire de la psychologie. Balzac n'est-il pas arrivé à d'assez admirables effets avec les moyens les plus simples, les plus nuls pourrait-on dire. Que l'on relise donc le *Lys dans la vallée* pour citer une étude de pur platonisme et l'on verra quelle profonde connaissance du cœur il y a dans ces pages si simples. Barbey d'Aurevilly lui-même, ce grand contemporain, ne sait-il pas creuser assez profond l'âme humaine sans tomber dans des complications bien inutiles et très regrettables ?

Disons pour finir cette désagréable besogne que le quatrième livre en entier, « Autour d'une tombe » demande à être supprimé comme mélodramatique et sans signification littéraire.

Nous serions parfaitement injuste en ne reconnaissant pas, après toutes ces plaintes, une très grande originalité de vue à l'auteur. L'idée mère d'*Istar* est également des plus remarquables. Autre point à noter c'est la parfaite union de la pensée et de l'action. Ici la pensée issue de pur platonisme ne se transforme pas en passion sensuelle. L'amour d'*Istar* et de Nergal sait rester pur. Voilà certes un progrès qui sera noté avec grand plaisir par les amis de l'auteur.

Comme on le voit nous n'avons pas ménagé les reproches — c'est que nous estimons que quand il s'adresse à un véritable artiste, à un rare et puissant esprit, le critique remplit un sacerdoce de vérité. Qu'un Ohnet quelconque nous fabrique quelque machine plus horrible que les précédentes, par impossible, nous nous en réjouissons espérant qu'il finira par ne plus avoir de lecteurs pour avoir été au delà de la limite d'insignifiance, mais qu'un écrivain de race et de grand talent nous présente une *Istar* incomplète, non arrivée à sa forme définitive, voilà qui nous afflige plus que nous ne pourrions le dire.

ARMAND JULIN.

Liège, le 15 décembre 1888.

(1) *Istar* : cinquième roman de la Décadence latine, ethopée. 2 vol. chez Edinger à Paris.